

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 67 (1963)

Artikel: Robert Caze : journaliste, poète, professeur et romancier (1853-1886)
Autor: Reymond, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Robert Caze

journaliste, poète, professeur et romancier (1853 - 1886)

Si nous avons entrepris cette étude sur Robert Caze, ce n'est pas seulement parce que les hasards de sa destinée l'ont amené à vivre quelques années dans le Jura bernois, mais c'est aussi et surtout parce que cet écrivain mérite d'être tiré d'un injuste oubli et d'être rangé parmi les représentants les plus actifs et les plus intéressants de l'Ecole naturaliste.

A Paris même, depuis quelque temps, ainsi qu'à Genève, des critiques et des historiens de la littérature s'occupent de Caze et lui consacrent des études et des articles, où il est examiné au point de vue de son action aussi bien politique que littéraire.

On s'est aperçu que plusieurs œuvres en prose, romans et nouvelles, de cet écrivain présentent de réels mérites et fournissent une documentation riche et précieuse sur la vie familière, familiale et morale de la société parisienne et même de certains milieux provinciaux, durant les quinze premières années de la III^e République.

Bref, Robert Caze, c'est le beau sujet à traiter et qu'il faut tâcher de ne pas se faire souffler, car le grelot est attaché et, selon toutes prévisions, il ne va pas tarder à s'agiter et à retentir.

Qu'on nous entende bien: il ne s'agit pas, à propos de cet auteur, de la découverte d'un génie méconnu ou d'une révélation tardive à l'instar de celles d'un Jean de Sponde, d'un Amiel ou d'un Gobineau, parmi beaucoup d'autres.

Mais il est certain que ce n'est pas un pensum ou un devoir oiseux, de narrer la biographie de cet écrivain et d'analyser plusieurs de ses ouvrages qui offrent un intérêt réel à la lecture.

Au surplus, la présente étude ne peut se targuer d'être exhaustive. Elle n'a pas d'autre prétention que de fournir les éléments, de tracer l'ébauche d'une monographie complète, d'un livre abon-

dant et circonstancié, voire d'une thèse consacrée à Robert Caze. Avis aux amateurs d'une tâche si belle et séduisante !

Robert Caze est né le 3 janvier 1853, peut-être à Paris¹, de parents toulousains : Henri Caze (de Berzieux ?) et Marie Anne Perrette, née de Sertal.

C'est donc un Méridional, dont la fougue et les allures primaires lui causèrent maint ennui et le conduisirent prématurément au tombeau.

Il vint très jeune à Paris et avant sa vingtième année, il se montrait déjà un adversaire acharné du second Empire à son déclin, collaborant à des journaux, en fondant même, qui, sous le couvert de la littérature, attaquaient avec violence Napoléon III et son régime politique. C'étaient notamment *la Joute* et *la Jeunesse*, où écrivaient aussi Jean Richepin et Eugène Vermersch, qui fut lié plus tard à Verlaine, durant son séjour à Londres. C'est *la Jeunesse* qui publia la première pièce de vers de Caze, *Homunculus*. Le jeune Toulousain donna des articles à des journaux plus importants, comme *la Tribune du peuple*.

Par haine des pouvoirs établis et du bourgeois, il se lança à corps perdu dans l'aventure de la Commune. Il appartenait pourtant à une famille bien pensante. Un de ses frères avait un grade supérieur dans l'armée et un autre était important commerçant à Paris. Sa mère fut toujours une fervente chrétienne.

Quoique âgé de dix-huit ans seulement, Caze fut bombardé secrétaire général du délégué aux Affaires étrangères Paschal Grousset, — le futur romancier pour la jeunesse André Laurie —, et, en cette qualité, il aurait même offert un poste diplomatique à Anatole France !

Voici le portrait qu'a laissé du communard en herbe l'auteur de M. Bergeret :

Je le vois encore. Avec une grosse tête, de gros yeux ronds d'un bleu pâle, un nez en l'air et une large bouche, largement bordée, c'était un petit bonhomme mal planté sur deux jambes courtes, torses et grêles ; mais un air de franchise et de crânerie accommodait toute cette personne assez agréablement. Il était si bien éveillé à la vie, si ardent à bien faire, ou du moins à beaucoup faire ! Il

¹ Certains disent : à Toulouse (cf. à ce sujet notre P.-S., page 149). — Nous devons signaler qu'une documentation sur Caze : photos, brochure, etc., aurait existé à Delémont, il y a quelques années. M. Henri Membrez, instituteur retraité, nous a déclaré l'avoir remise à feu M. Gustave Riat père, pharmacien, qui aurait manifesté l'intention d'écrire une étude sur Caze pour les *Actes*. Malgré des recherches obligeamment entreprises dans les papiers laissés par son père, M. Gustave Riat fils n'a pas trouvé trace de ce dossier.

inspirait de la confiance et une sorte de sympathie. A sa tenue, on devinait en souriant qu'il avait été bichonné le matin par sa mère et qu'il avait mis ensuite dans ses vêtements un désordre volontaire, pour n'avoir pas l'air bourgeois.

La haine du bourgeois ! C'était une idée qu'il tenait de Flaubert, et il la tenait bien.

Par contre, il aimait beaucoup la banlieue de Paris et MM. de Goncourt n'étaient point étrangers à l'intérêt qu'il ressentait pour «la lèpre des campagnes suburbaines».

La Commune le trouva à Paris, encore enfant, séparé de sa famille par les terribles aventures de l'invasion et du siège, seul, inexpérimenté, brave, ambitieux. Elle le prit. Sa part à l'insurrection fut innocente. Il entra à je ne sais quel titre à la délégation des Affaires étrangères. Je serais bien ingrat de lui en faire un trop pesant grief, car à peine était-il en fonctions qu'il m'offrit l'ambassade de Londres. Il m'en fit l'offre avec une parfaite simplicité, sur une carte de visite qu'il laissa chez mon libraire; je dois dire que nous ne nous fréquentions pas pour le moment ¹.

Après la débâcle de la Commune, à la fin du mois de mai 1871, Caze s'était réfugié en Suisse. Il fut tout d'abord attaché à la rédaction du journal le **Confédéré**, de Fribourg, puis il vint à Delémont où il engagea des polémiques assez vives contre les catholiques et le parti conservateur dans l'organe du parti radical, le **Progrès**, qui devait être remplacé par le **Démocrate**, le 1er juillet 1877.

En 1875, Caze fut nommé professeur de littérature française et d'histoire à l'Ecole cantonale de Porrentruy, avec un traitement annuel de 3000 francs et un horaire de vingt-quatre leçons hebdomadaires.

Il était seul candidat à ce poste et, n'ayant comme diplôme que le baccalauréat, il s'était engagé à subir un examen au bout d'un certain temps. En outre, il avait promis de «renoncer à la polémique», mais il ne tint guère parole.

La carrière professorale du nouvel élu fut agitée et il se brouilla successivement avec le recteur de l'école et presque tous ses collègues ².

En janvier 1876, il avait demandé un congé pour se marier avec la fille de l'imprimeur du **Progrès** et éditeur de ses recueils de poèmes composés en Suisse. C'était Louise Boéchat, dont le frère, Emile, fut préfet de Delémont et conseiller national.

¹ Cité par l'éditeur P.-V. Stock, dans une étude publiée par le *Mercur de France* du 1er janvier 1935 et intitulée: *Le mémorandum d'un éditeur. Robert Caze anecdotique*. Nous y avons emprunté plusieurs renseignements intéressants sur la vie et l'œuvre de Caze.

² Nous avons relaté plus en détail les vicissitudes et l'épilogue de cette carrière dans le *Bulletin de l'Amicale des anciens élèves de l'Ecole cantonale* de cette année, sous le titre: *L'écrivain Robert Caze, professeur à l'Ecole cantonale (1875-1880)*.

Robert Caze, qui tenait à faire suivre son nom de celui de Berzieux précédé de la particule, — son père était marquis, paraît-il, — s'était fait naturaliser suisse et recevoir bourgeois d'Epiqueuz, dans le Clos-du-Doubs. Si l'on en croit un témoin bien informé¹, il aurait porté l'uniforme fédéral. En outre, il fut président central de la Société jurassienne d'Emulation, de 1877 à 1879.

Selon Virgile Rossel, qui fut son unique élève pour le français dans la classe supérieure de l'Ecole cantonale, de 1875 à 1876, et dont il encouragea la vocation littéraire, Caze était très impatient de rentrer à Paris et, profitant de l'amnistie du 11 juillet 1880, il regagne cette ville où, pendant six ans encore, il devait se livrer à un travail acharné pour faire vivre sa petite famille — il avait deux enfants — publiant coup sur coup plusieurs romans et recueils de nouvelles et collaborant à la grande presse parisienne, en particulier à l'*Intransigeant*, au *Globe* et au *XIXe siècle*. En outre, il fut rédacteur au *Voltaire* et à l'*Opinion* et secrétaire de rédaction d'un important quotidien, le *Réveil*, dont est né l'*Echo de Paris*.

Mais il n'aimait pas ce métier de journaliste qu'il exerçait uniquement pour se procurer des ressources matérielles.

Recevoir d'innombrables importuns, entendre les jérémiades de ceux-ci ou les réclamations de ceux-là, subir les observations du patron rarement satisfait, voir les morasses, surveiller la mise en pages, les articles, les titres, lire le journal de bout en bout, etc., etc., n'était guère son fait, et sa bonne humeur naturelle s'en ressentait².

Il avait hâte de se créer une situation indépendante, grâce à ses livres. Pour y arriver, il montrait une volonté, une tenacité et une application de tous les instants. Chaque œuvre qui sortait de sa plume témoignait d'un progrès sur la précédente.

Il eut la chance temporaire de rencontrer un jeune éditeur, qui devait se faire un nom dans le domaine de la librairie: P.-V. Stock. Par une convention signée le 27 février 1884, Robert Caze lui céda le droit exclusif d'éditer les romans qu'il pourrait écrire jusqu'en 1894, il devait en fournir deux par an, trois au plus. En échange, il recevrait une somme régulière qui irait en augmentant suivant le succès de vente des ouvrages. Mais il était loisible à l'éditeur d'accepter ou de refuser les volumes de nouvelles. Le livre de début fut *L'Elève Gendrevin*, sous couverture lie de vin, avec le titre tiré en bleu, qui obtint un succès fort honorable.

¹ Cf. C.-J. Gigandet. *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, année 1915, page 60. (In *le Jura littéraire*).

² P.-V. Stock, étude citée.

Caze compta aussi parmi les collaborateurs du premier **Chat Noir** de 1883, le journal créé par le directeur du cabaret du même nom, mais aux «réunions tumultueuses et commercialisées», suivant l'expression de M. Noël Richard, il préférait les milieux exclusivement littéraires, en particulier le fameux «grenier» d'Auteuil, dont il devint un des habitués les plus fidèles.

Edmond de Goncourt, qui l'avait en particulière estime et qui l'assista dans sa longue agonie, note, par exemple, dans son **Journal**, à la date du 15 novembre 1885: «Du monde, beaucoup de monde dans mon grenier, Daudet, Maupassant, de Bonnières, Céard, Bonnetain, Robert Caze...»

Cet écrivain, mentionné à la suite des autres, peut, avec quelques réserves, être catalogué et considéré comme appartenant à l'école naturaliste et il est certain que, s'il n'avait pas été enlevé si prématurément, il serait considéré aujourd'hui comme un des représentants les plus marquants de la littérature illustrée par les Goncourt, Zola et Guy de Maupassant.

Si longtemps privé d'amitiés littéraires, durant son séjour forcé en Suisse, il prenait maintenant sa revanche et il conviait chaque semaine dans son humble foyer des hommes de lettres et des artistes.

Voici ce qu'en dit l'éditeur Stock, dont le témoignage est probant:

Le disciple, à l'instar de son maître pour lequel il avait de la vénération, avait créé une réunion hebdomadaire d'artistes et d'écrivains chez lui, d'abord le dimanche matin, 44, rue Rodier, puis le lundi soir, lorsqu'il habitait 13, rue Condorcet. Ces deux logements étaient très modestes; rue Rodier, on se réunissait dans la pièce qui était son cabinet de travail: une table-bureau, des chaises, les murs vêtus de casiers de bois blanc contenant une multitude de volumes et, dans les espaces libres, des dessins, des gravures et des peintures ultra-modernes. Ces réunions étaient très intéressantes; les habitués assidus étaient toute une pléiade de peintres impressionnistes qui ont parcouru, depuis, beaucoup de chemin: Georges Seurat, Paul Signac, Lucien et Camille Pissaro, Maximilien Luce, Guillaumin et aussi, bien entendu, un fort noyau de jeunes littérateurs dont certains sont devenus célèbres, également: J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis, Henri de Régnier, Francis Viéle-Griffin, Paul Adam, Jean Moréas, Félix Fénéon, Jules Vidal, Jean Ajalbert, etc...

Assistait régulièrement à ces réunions — quelquefois en uniforme — un capitaine de la Garde Républicaine: Dubois-Pillet. Ce capitaine, féru de littérature et d'art, faisait mon étonnement. Comment s'était-il lié avec Caze, je ne l'ai jamais su.

Robert Caze joua un rôle important dans l'action des littérateurs d'avant-garde et il collabora à la revue du Quartier latin, **Lutèce**, qui publia notamment des poèmes de Verlaine et de Jules

Laforge. C'est même par Robert Caze que celui-ci aurait été présenté aux directeurs de Lutèce, qui insérèrent plusieurs **Complaintes** du poète né à Montevideo. Mais Caze lui-même n'appréciait pas beaucoup cette poésie qu'il qualifiait d'obscur et assimilait à des rébus, ce qui ne l'empêchait pas de saluer «les efforts valeureux de jeunes gens qui ne craignent point de se faire ouvriers pour la Muse».

D'ailleurs nous reviendrons à cette question de l'activité littéraire de Robert Caze à cette époque, dans la seconde partie de cette étude.

Tout paraissait donc favoriser les espoirs du jeune écrivain, soutenus par un labeur incessant et une persévérance inlassable dans l'effort quand soudain, au début de l'année 1886, éclata le drame irrémédiable entraînant l'écroulement de tous les projets patiemment échafaudés.

Quelques-uns sont tombés; je tomberai peut-être.

Il est plus d'un danger dans la route où je vais,

avait-il dit dans un poème des **Ritournelles**, publié en 1879.

Il s'était cru visé par un article de Félicien Champsaur, le romancier de **l'Empereur des pauvres**, faisant allusion à un écrivain qui allait à Lourdes en train spécial avec sa maîtresse. Il y eut une altercation au Café américain et Caze reçut deux coups de canne. Il refusa le duel que Champsaur lui proposait et porta plainte devant les tribunaux. Sur ces entrefaites, un poète genevois fixé à Paris, Charles Vignier, auteur d'un recueil de vers intitulé **Centon**, qui fut publié l'année suivante, et rédacteur de la **Revue moderniste**, imprima dans les «notes critiques» de celle-ci (numéro du 1er février), que «M. Robert Caze avait été rossé par M. Champsaur». C'était la conséquence d'une querelle qui avait opposé, onze mois auparavant, Caze à Vignier, au cours de leur visite à un écrivain infirme, Louis Desprez, incarcéré à Sainte-Pélagie. La prise de bec eut lieu dans la cellule même du prisonnier.

Bondissant sous l'offense de l'article de Vignier, Caze lui envoya ses témoins: le romancier Paul Adam et le capitaine de la Garde républicaine Dubois-Pillet. Son ennemi se fit représenter par deux hommes de lettres.

La rencontre eut lieu le 15 février 1886, dans les bois de Meudon, et au premier engagement, Caze fut blessé profondément au côté droit. Pas trop mauvais escrimeur en salle, il perdait tout son sang-froid sur le terrain. Après la mise en garde, dès le traditionnel: «Allez ! Messieurs !» prononcé, Caze, le bras levé, l'épée haute, semblant vouloir faire du sabre ou de la canne, fonda sur son adversaire qui, lui, le bras étendu horizontalement et l'épée droite prolongeant la ligne du bras, reçut Caze qui, littéralement, s'embrocha lui-même !

Déjà dans un duel précédent, avec Paul Bonnetain, il avait eu, sur le terrain, une conduite semblable; il s'était tiré de cette rencontre sans blessure grave, Bonnetain ayant ramené son bras à lui au moment opportun¹.

Le lendemain de la rencontre, Edmond de Goncourt écrivait ceci dans son *Journal*:

Je vais voir Robert Caze, qui a reçu un coup d'épée, hier. C'est rue Condorcet, tout au bout, en un endroit où la rue prend presque un aspect de banlieue parisienne. Un appartement au quatrième, au fond d'une cour: le logement d'un petit employé. Une jeune femme pâle et maigriote, entrevue dans la demi-nuit d'un corridor.

Il est dans son lit avec sa bonne tête, où on lit toutefois les soucis d'un homme blessé, sans fortune et qui vit de sa plume: «Ah ! j'étais beaucoup plus fort que lui ! me dit-il. Mais l'épée me grise,... ça m'arrive même à la salle d'armes,... je me suis jeté sur son épée... Le foie est touché. S'il n'y a pas de péritonite...» Il n'achève pas sa phrase.

Et tout affaibli qu'il est par la perte de son sang et quoiqu'il se soit battu avec un quelconque pour ne pas se battre avec Champsaur, on sent dans le noir de son œil, la volonté de se rebattre un jour avec Champsaur.

Verlaine avait dédié à Charles Vignier un de ses poèmes les plus célèbres: *Vers pour être calomnié*, dans *Jadis et naguère*². Or, un peu plus loin — curieuse coïncidence qui, sauf erreur, n'a pas encore été soulignée — on trouve, dans la même œuvre, un autre poème, mais moins connu et moins beau: *La Pucelle*, dédié à Robert Caze³.

Il mourut environ un mois plus tard, le 28 mars, après d'atroces souffrances physiques et morales, en se débattant contre tous les démons de l'enfer, assailli par l'amertume et le regret de devoir quitter la vie qui lui réservait peut-être les satisfactions et les succès compensateurs de ses déboires antérieurs.

On peut suivre dans le *Journal* d'Edmond de Goncourt les étapes douloureuses de cette marche au supplice:

Lundi 8 mars 1886. Je vais voir, cet après-midi, ce pauvre Robert Caze. Je le trouve couleur d'un vieux cierge d'église, les yeux ayant perdu l'allumement de la vie, la voix sans résonance, se plaignant d'affreuses névralgies des reins; et l'esprit encore plus malade que le corps, et me disant: «Je crois bien avoir le foie profondément atteint, aux tristesses affreuses que j'éprouve.»

Jeudi 18 mars. Je trouve aujourd'hui sur la porte de Robert Caze: *Porte fermée par ordre du médecin*. Le frère de Robert⁴ me dit que, ce matin, on lui

¹ P.-V. Stock, *idem*.

² *Oeuvres poétiques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 210. — Vignier, après la publication de *Centon*, en 1887, avait abandonné la littérature pour ouvrir un magasin d'objets d'art d'Extrême-Orient, rue Laffitte.

³ *Idem*, p. 243. Pas sérieux, s'abstenir: il s'agit bien de Jeanne d'Arc, dans ce poème.

⁴ L'attitude politique et les idées avancées de Caze l'avaient longtemps tenu éloigné de sa famille, mais il faut croire que dans le malheur, son frère s'était réconcilié avec lui.

a ouvert le côté, que le chirurgien y a introduit sa main, qu'il a manié le foie de tous côtés... et qu'il n'y a rien trouvé. Le pauvre garçon ne se doute pas de la terrible opération. Il croit qu'on lui a fait trois piqûres de morphine.

Mardi 23 mars. Je partais savoir des nouvelles de Robert Caze, que Daudet m'avait dit aller mieux, et j'étais presque arrivé au chemin de fer, lorsqu'un jeune homme s'approche de moi, me salue, me demande si je ne suis pas M. de Goncourt. Sur mon affirmation, il me dit: «Voici *Grand'mère*, le volume de Robert Caze qu'il vous a dédié. Il m'a chargé de l'excuser près de vous, pour n'avoir rien écrit sur le livre, mais il n'en a pas la force.» Et il m'annonce qu'on regarde le pauvre garçon comme perdu.

Ce jeune homme était précisément l'éditeur P.-V. Stock. Le dernier roman de Caze parut cinq jours avant sa mort et sur son lit d'agonie, la mise en vente de son livre était sa principale préoccupation. La dédicace à Edmond de Goncourt était ainsi libellée: «Au parfait gentilhomme de lettres, au représentant le plus sincère de la probité artistique.» P.-V. Stock allait voir chaque jour le blessé et si, par hasard, il manquait sa visite quotidienne, il recevait un mot de Mme Caze, du genre de celui-ci :

«Mon mari a un grand besoin de vous voir. Il voudrait savoir à quoi s'en tenir sur son nouveau livre. Veuillez, je vous prie, passer à la maison, ne fût-ce que deux minutes, il vous en sera bien reconnaissant.»

Le lendemain de la rencontre de P.-V. Stock avec Edmond de Goncourt, celui-ci vint à la librairie du premier pour le remercier de lui avoir apporté «en personne» le livre de Caze et lui témoigner sa «haute estime pour la délicatesse et la générosité des procédés des éditeurs de *Grand-mère* envers le pauvre blessé».

A la date du 23 mars de son *Journal*, Edmond de Goncourt poursuit:

Empli d'une noire tristesse, je continue ma route, cherchant lâchement à retarder ma visite, musardant dans les rues... Et rue Condorcet, je me consulte, un moment, pour savoir si je ne laisserai pas ma carte cornée au concierge. Je me décide à monter, et tombe sur la pauvre Mme Caze qui me dit que son mari est bien mal, qu'il a une fièvre terrible depuis cinq grandes heures.

Je m'assois dans le petit cabinet de travail, où sont Huysmans et Vidal, un peintre impressionniste. De là, par la porte ouverte, j'entends les glouglous de toutes sortes de boissons, qu'avale, coup sur coup, dans sa soif inextinguible, le blessé; j'entends la toux incessante de la femme phtisique; j'entends la gronderie d'une bonne, qui dit à un enfant : «Vous profitez de ce que votre père est malade pour ne pas travailler.»

On attend le chirurgien qui ne vient pas. Au bout d'une demi-heure, Huysmans et moi, nous nous levons et partons ensemble, parlant du mourant et de son occupation de son livre, de l'envoi de ses exemplaires sur papier de Hollande. Huysmans l'a entrevu aujourd'hui, une seconde, et sa seule parole a été celle-ci: «Avez-vous lu mon livre?»

Au milieu de l'égoïsme, de la crasserie générale de l'humanité, il y a

par-ci, par-là, chez quelques individus, de beaux mouvements de générosité. Huysmans me contait qu'un Hollandais tenant une maison de commerce de Hambourg, épris de naturalisme et combattant pour nous dans les journaux de là-bas — et notez, un homme qui ne connaissait pas Robert Caze, — lui a écrit qu'ayant appris que Robert Caze était très malade et que, sachant d'autre part qu'il n'était pas dans une position fortunée, il le priait de s'aboucher avec quelqu'un de la famille et de lui demander quelle somme pouvait lui être nécessaire, s'engageant à lui envoyer aussitôt un chèque sur Paris de la somme demandée.

Ce généreux Hollandais s'appelait Ary Prins et l'on ne sait pas si son offre si émouvante fut acceptée. On peut en douter si l'on en juge d'après la lettre, pleine d'une noble fierté, que la veuve de Caze adresse à P.-V. Stock, peu après la mort de son mari:

Cher Monsieur,

J'aurais bien désiré vous voir pour vous parler de différentes choses. Ne pourriez-vous pas me rendre le service de venir à l'instant ?

Quant à ce qui concerne ma position et le bien que plusieurs amis voulaient me faire, remerciez-les de ma part, mais n'acceptez rien. Quelle que puisse être ma situation future, je préfère ne rien accepter, car je ne pourrais peut-être pas rendre de longtemps. Je n'en garde pas moins de reconnaissance pour tous ceux qui voulaient prendre part à la chose.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de toute ma reconnaissance pour tous les tracassés que je vous cause.

Louise Caze.

C'est donc le 28 mars que la mort vint mettre un terme au martyre de Robert Caze, qui avait écrit ces vers, treize ans auparavant:

*Bienheureuse la nuit, la nuit sainte et dernière
Où la mort s'approchant de mon lit d'hôpital,
Posera sur mon front un doigt maigre et brutal
Et viendra clore ma paupière.*

(Les Poèmes de la chair).

Mais c'est à son domicile parisien qu'il s'éteignit et après être «revenu aux croyances de sa mère chrétienne», si l'on en croit certain témoignage rapporté par M. Noël Richard¹.

En tout cas, il eut des obsèques religieuses et voici encore à ce propos les dernières lignes que lui consacre Edmond de Goncourt dans son *Journal*:

Mardi 30 mars. Paschal Grousset est venu hier me demander de la part de Mme Robert Caze, de tenir l'un des cordons du poêle de son mari.

¹ A l'aube du symbolisme. Librairie Nizet, Paris 1961, p. 137.

La rue qui mène chez un mort ne semble plus la rue que vous preniez pour aller chez lui, quand il était vivant, elle n'a plus le même aspect.

Dans le cabinet de travail, sous une lumière qui fait jaunes les visages, et poussiéreux les objets je découvre encadrée, dans le fouillis des dessins et des images couvrant le mur, la réduction de mon portrait par Bracquemond. Quand on descend l'escalier, d'une pièce silencieuse, dont la porte est ouverte, tout à coup s'élève une plainte sanglotante de femme, qui nous accompagne jusqu'en bas.

À l'église, j'ai un certain étonnement quand mon regard rencontre la figure d'Hennequin, le témoin de son adversaire. C'est singulier, ce manque de tact: ne pas comprendre que sa place n'est pas là et qu'il y est aussi déplacé que celui qui l'a tué !... Et dans le triste recueillement de la cérémonie, je revoyais le cher garçon avec sa bonne grosse figure, ses yeux limpides d'enfant s'allumant de passion, quand on parlait d'individus ou de choses qu'il n'aimait pas : une nature un peu grosse d'apparence, mais avec des délicatesses et des tendresses curieuses en dessous, et un lettré apportant à ses amis des lettres tout son dévouement sans réserve et sans restriction aucune. Et ma pensée allait à mon *Grenier*, à ce lieu de réunion ouvert seulement depuis l'année dernière et dont déjà deux membres tout jeunes, Desprez et Robert Caze, sont morts.

Un peu plus tard, le mercredi 28 avril, l'oraison funèbre prononcée par Edmond de Goncourt, sur le mode ému, se résolvait en cette déclaration quelque peu bravache :

A moins d'être foncièrement un lâche, le duel n'est redoutable que pour l'homme dont la pensée en est tout à fait éloignée, et qu'une affaire amène, sans préparation, à cette extrémité. Ainsi, dans ces mois où j'ai vécu dans l'atmosphère du duel Robert Caze, du duel Drumont¹, je me serais beaucoup mieux battu que dans d'autres temps.

La veuve de Robert Caze, malade et déprimée, ne survécut pas longtemps à son compagnon de vie. Ses deux enfants furent recueillis et élevés par leur grand-mère paternelle qui, alors que les autres membres de la famille avaient cessé toutes relations avec lui, après la Commune, venait seule rendre visite à son fils, en cachette.

C'est elle qui dut pourvoir au bien-être matériel de ses petits-fils, mais trop faible avec eux, elle ne fut pas, sans doute, l'éducatrice qu'il leur eût fallu.

L'un d'eux, prénommé Roger, paresseux et moralement taré, se livra à des fugues et il eut de fâcheuses fréquentations. Pendant un certain temps, il parut vouloir suivre le droit chemin et le souvenir de son père lui permit d'entrer à l'Agence Havas, mais il n'y resta qu'un mois. On le surprit en flagrant délit de vol aux magasins du Bon Marché et le tribunal lui infligea une peine de prison qu'il purgea à Poissy. C'est là qu'il connut un dangereux malfaiteur, Dumour, avec lequel il commit un gros cambriolage, en octobre 1897, soit onze ans après le mort de son père.

¹ Avec Arthur Meyer, le directeur du *Gaulois*, à la suite d'une polémique et d'attaques antisémitiques contre celui-ci.

Devant le juge d'instruction, Roger Caze de Berzieux le prit de haut, se targuant de son titre de marquis et de la particule, tout en étalant ses tristes exploits. Mais le jour de l'audience, sa superbe tomba et probablement ayant honte de lui-même, il refusa de comparaître devant le jury.

On le condamna durement, cette fois, à quinze ans de travaux forcés et à la relégation. Nous ne savons où il fut envoyé, ni comment il finit, mais cette affaire fit à l'époque beaucoup de bruit et l'on reparla abondamment dans les journaux de l'écrivain disparu en 1886 et de son œuvre. Des littérateurs assez notoires comme François Coppée, Jules Claretie, Emile Bergerat, «dans de longues chroniques, demandèrent si la Société et les Associations de gens de lettres n'avaient pas leur part de responsabilités dans la déchéance du fils d'un des leurs, en laissant, à la mort du chef de famille, en un complet abandon moral et matériel, une veuve et deux petits enfants. Ces articles aux intentions excellentes, ces regrets, ces constatations ne furent — comme pour d'autres choses — que des phrases et non des actes¹».

Robert Caze fut avant tout poète et romancier, mais, chez lui, le romancier l'emporte sur le poète et il est probable qu'il eût peu à peu sacrifié la production poétique à la fiction du roman, s'il avait pu vivre plus longtemps.

Ses vers sont en majeure partie des vers de jeunesse et l'on ne saurait se montrer trop sévère à leur égard. Ils témoignent de dons réels, d'une certaine inspiration et d'une connaissance assez étendue du métier poétique.

Mais leur auteur n'est pas suffisamment exigeant avec lui-même, ne montre pas assez d'originalité, ne se contrôle pas autant qu'il le devrait et subit trop docilement le joug des influences de son temps, notamment de Banville, de Baudelaire, de Verlaine et de Rollinat.

Quels sont ses thèmes d'inspiration ?

Il affiche la sensualité, il chante le vin et les belles filles, compose des hymnes à Bacchus, à Cérès et aux forces élémentaires de la nature. Il célèbre, à la manière horatienne, le retour du doux printemps et se lamente sur les rigueurs de l'hiver, dont il brave les menaces et les assauts en galante compagnie.

¹ P.-V. Stock, étude citée, à laquelle nous empruntons encore ces renseignements sur l'affaire Roger Caze.

Il magnifie la vie libre et sans entraves, lance des imprécations contre les tyrans. Il manifeste un mépris absolu de bohème impénitent, épris de liberté, pour la vie bourgeoise, l'esprit bourgeois et les bourgeois eux-mêmes, dont il voit l'incarnation la plus parfaite dans Joseph Prudhomme, auquel il n'épargne aucun sarcasme, comme avant lui Verlaine. Ce qui ne l'a pas empêché de mener à Paris, après son retour de Suisse, une vie familiale assez exemplaire, ainsi que nous l'avons montré.

Mais, pour l'instant, il étale un paganisme et un cynisme volontairement provocateurs à l'égard de la religion.

Passe encore que son mysticisme soit empreint de sensualité, comme dans *Mystica* et *Dolorosa* des *Poèmes de la chair*.

Passe encore qu'il nous dépeigne un moine ivre sous les grappes vineuses, mais dans le *Mauvais prêtre*, il va jusqu'à l'imprécation contre la divinité:

*O mensonge éternel, que l'on appelle Dieu
Et qui faites mourir vos fils à petit feu !*

Même note, qui sonne faux, dans *Prière*, du même recueil.

Le goût du macabre, tel que l'a pratiqué Maurice Rollinat, auquel Robert Caze a dédié deux de ses poèmes, apparaît ici et là.

On perçoit aussi, de temps à autre, un écho assourdi des sonorités verlainiennes:

*Nous allions par les clairières
Sans souci du lendemain,
Ta main était dans ma main.
Nous évitions les ornières
En allant par les clairières.*

Mais combien le poète de la *Bonne chanson* est plus prenant:

*J'allais par des chemins perfides
Douloureusement incertain
Vos chères mains furent mes guides.*

Caze, lui aussi, a composé sa *Bonne chanson*. Mais tandis que celle de Verlaine précède son mariage avec Mathilde Mauté de Fleurville, les poèmes placés sous le titre général: *Voyage de noces* du poète d'origine toulousaine ont suivi le sien. Et quelle différence avec les épithalames fleuris et délicieux de l'auteur de *Sagesse* !

En voici quelques titres significatifs: *En route, A Berne, Les orgues de Fribourg, Sur le lac, En bateau, A Genève*.

On en imagine aisément le contenu !

Les poèmes descriptifs abondent dans l'œuvre en vers de Caze

et ils ne sont pas tous dépourvus de mérite. Les charmes divers de la nature l'inspirent souvent et lui fournissent parfois des impressions intéressantes et fortes. Il a particulièrement bien rendu l'austère et vivifiante atmosphère des paysages jurassiens et des montagnes sombres aux interminables files de sapins.

Quant à la forme et à la structure de ses poésies, elles sont très variées. Il se plaît à jongler avec les rimes et à diversifier ses rythmes. Il affectionne le sonnet, particulièrement sous sa forme inversée, les tercets précédant les quatrains.

Il lui arriva de pasticher l'ancien français, par exemple dans **Soulcy d'un buveur et Ritournelle gauloise sur les beaux cheveux blonds**¹.

Il a repris le dessin de la strophe du fameux **Avril** de Rémy Belleau: «Avril l'honneur et des bois — Et des mois... » dans une pièce intitulée précisément: **La mort de Rémy Belleau**, mais la réussite en est douteuse.

Les Poèmes de la chair (1873) et **Hymnes à la vie** (1875) sont probablement les meilleurs recueils de Caze et **Les Mots**², publiés l'année de sa mort, ne flattent guère la curiosité que par les dédicataires souvent imprévus à qui, bizarrement, il les a destinés: à la Démocratie, à la reine Marie-Christine³, à Charles III, prince de Monaco, à don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, à Moutsou Hito, mikado, à Nasser-Ed-Din-Schah, à Louis II de Bavière, à Somdetch Phra Paramendr Maha Chulalongkorn, au pape Léon XIII, «poète latin» — et nous en passons —, tous grands personnages qui sont sans doute restés insensibles à l'hommage qui leur était adressé ou, plus vraisemblablement, n'en ont jamais eu connaissance.

Mentionnons enfin une **Cantate à la gloire de Rousseau**, composée en 1878, à l'occasion du centenaire de la mort du grand homme, en collaboration avec le publiciste John Grand-Carteret. Les chevilles et les truismes y abondent et ce sont des vers bien divertissants, malgré tout:

*Couronnons de lauriers le front de l'homme auguste
Qui dort, depuis cent ans, le sommeil du tombeau.*

¹ *Ritournelles*, pp. 46 et 96.

² Cette plaquette de vers, tirée à 45 exemplaires, «non mise dans l'odieux commerce, nous avertit l'auteur, fut destinée à quarante-cinq gentilshommes de lettres». En exergue, on peut lire: «Malgré tes ducats, tes sequins — Public qu'on plume — Tu ne trouveras ce volume — Chez aucun éditeur de bouquins.» L'exemplaire que nous avons entre les mains porte cette dédicace manuscrite de la veuve de l'auteur: «A Monsieur Geffroy, en souvenir de mon mari, Louise Caze.»

³ On y trouve une louange, assez singulière sous la plume de Caze, du nom de la Sainte Vierge: «Mais le nom éternel, le beau nom que l'on prie — C'est votre nom, Marie.»

*Couronnons de lauriers, par lui conquis, le buste
Du genevois (sic) Rousseau.
O Rousseau, ta grandeur d'âme fut infinie.
Salut, salut à toi, noble et puissant génie,
Toi dont le grand nom éblouit
Comme une étoile...*

On devine la suite des broderies sur ce thème auquel on aurait pu donner comme sous-titre: **Des dangers de composer une cantate.** Le buste figurait déjà, mais au pluriel, l'année précédente, dans une sorte d'ode de bienvenue commise par Caze, à l'occasion d'une fête cantonale de gymnastique, à Delémont, et publié par le **Démocrate** dans un de ses premiers numéros de juillet 1877. Bustes fournissait, cette fois-ci, une rime particulièrement riche à ce vers transcendant:

Voyez, ils viennent tous les jeunes gens robustes...

On trouvera plus de satisfactions d'ordre littéraire et esthétique dans les romans et les nouvelles de Robert Caze.

Le plus connu — ou disons plutôt, le moins oublié — est **L'élève Gendrevin**, qui date de 1884, et dédié «au merveilleux artiste Joris-Karl Huysmans».

C'est l'étude fouillée, prenante et impressive d'une âme d'adolescent, en qui l'on a voulu voir une réplique du Jacques Vingtras de Jules Vallès, mais il ne faudrait pas pousser trop la comparaison: elle deviendrait factice.

Le récit est soigneusement construit et bien mené.

René Gendrevin, enfant sensible et attaché presque morbide-ment à sa mère, est envoyé de province — en l'occurrence le Jura — à Paris, pour y faire ses études au lycée. Brimé par ses maîtres, reclus dans un sordide internat, replié sur lui-même, il traverse une crise redoutable, qui est analysée finement et avec sagacité par l'auteur. Là-dessus se greffent des complications familiales qui aboutissent à de grosses difficultés matérielles, et une intrigue sentimentale qui se rompt par une déception amoureuse. Le livre s'achève sur une note de profond pessimisme.

Les personnages secondaires, notamment les parents de Gendrevin, son camarade Vandière et sa mère, qu'on retrouvera tout au long du dernier roman de Caze, **Grand'mère**, Méianne, la vieille bonne, sont vigoureusement dessinés, très vivants et bien caractérisés. Les paysages, notamment du Jura, révèlent une grande sûreté de touche et restent dans la mémoire. Robert Caze témoigne

donc de dons réels de narrateur, qui ne se démentiront pas dans ses autres romans.

Plusieurs de ceux-ci s'inscrivent nettement dans la plus authentique formule naturaliste, notamment **Le Martyre d'Annil**, qui est de septembre 1883, et **Femme à soldats**, de janvier 1884. Certains critiques ont reproché à ces œuvres des crudités dans la peinture des mœurs provinciales et parisiennes, et dans le style.

Mais comme l'auteur le fait dire sans doute par la bouche de son éditeur, dans un avis liminaire annonçant une série de romans devant former «un essai sur la société contemporaine», il se défend de chercher un succès de scandale avec son roman (**Femme à soldats**) au titre quelque peu brutal et suggestif, et il ajoute qu'«il serait désolé qu'on associât ses modestes études à tel ou tel livre systématiquement ordurier qui, sous prétexte de propagande anti-religieuse, ne constitue que la cynique exploitation de la basse pornographie en France. La fille, d'ailleurs, est un cas pathologique et social aussi intéressant, aussi poignant que les autres. La fille doit être étudiée avec autant de soins et sincérité que tous les phénomènes sociaux et humains. L'auteur du **Martyre d'Annil** et de **Femme à soldats** s'efforce donc de connaître son temps. Il ne saurait ignorer ce qui existe. C'est là son unique but».

Le Martyre d'Annil a pour cadre les environs de Toulouse en premier lieu, puis cette ville elle-même. C'est l'étude psychologique et morale d'une pauvre servante de campagne, bâtarde sans appui et sans défense, plongée par la nécessité dans les pires sentines du vice et en butte aux convoitises répugnantes d'un gentilhomme campagnard, débauché et corrompu jusqu'aux moelles.

Cette étude est magistralement conduite et enrichie par de fort belles descriptions de la campagne toulousaine. Les rues de Toulouse et leur atmosphère si particulière sont aussi remarquablement évoquées.

Cette Annil, qui a hérité de sa mère — une irrégulière, une coureuse — un grand charme physique et un tempérament ardent, se livre à la luxure, après avoir quitté les champs pour la ville, mais avec une ingénuité et une inconscience désarmantes, jusqu'au moment où elle trouve une fin tragique dans un cabaret, au cours d'une querelle entre son amant et un bellâtre amoureux d'elle.

Ce livre est une réussite, aussi bien au point de vue de la composition, de l'analyse des personnages que du style.

Le ton et les peintures sont certes réalistes, mais pas constamment âpres et brutaux, car les notes de tendresse ne manquent pas et, par exemple, la présentation du caractère d'Annil dans son

enfance, de sa foi simple et naïve, est toute finesse et poésie. Il y a, au début, des pages si émouvantes sur l'amour de la petite rustre pour une couleuvre que nous n'avons pas résisté au plaisir de la reproduire après notre étude, car c'est vraiment un morceau d'anthologie, qui mérite d'être sauvé de l'oubli.

Le volume, édité par le libraire bien connu Henry Kistemaekers, de Bruxelles, contient, en seconde partie, une œuvre plus courte, mais aussi digne d'intérêt: **La sortie d'Angèle**.

C'est la peinture très exacte et prise sur le vif des pensionnaires d'une maison de prostitution parisienne. Sujet scabreux, peu ragoûtant, sans doute, mais la vérité avec laquelle il est traité sauve la nouvelle de la vulgarité, voire de la nausée qu'il pourrait inspirer.

La sortie d'Angèle, qui, en son jour de congé, laissait espérer à cette prostituée, d'âme moins basse et d'intelligence plus fine que ses compagnes, une salubre détente et même peut-être la libération de son infâme métier, ne lui apporte que déception et elle rentrera, lâchement résignée, dans sa «maison» pour y poursuivre son existence écœurante, mais promue sous-maîtresse.

Livre certes qui, dans les deux volets de son diptyque, n'est pas destiné aux êtres trop jeunes ou aux âmes pudibondes et si nous en louons le contenu humain et psychologique, la facture et le style, c'est, bien entendu, en nous plaçant uniquement au point de vue littéraire.

Quant à **Femme à soldats**, c'est l'odyssée navrante aussi d'une cousette, Marguerite, qui s'enlise peu à peu dans une sorte de pègre militaire et l'existence vide qu'on mène dans les «bistrots», de plus victime d'un adjudant brutal et vicié, physiquement et moralement.

L'intrigue est aussi nouée, et dénouée, de main de maître, les proportions parfaitement équilibrées et ces constatations nous confirment dans l'idée que Robert Caze aurait pu produire des œuvres de valeur durable et s'avérer capable de rivaliser avec les meilleurs écrivains naturalistes. Car il sait créer une atmosphère. Celle de **Femme à soldats** est particulièrement déprimante et obsédante: c'est celle de **Quai des brumes** dont le décor est implacablement gris et troué par la tristesse fumeuse des réverbères.

Dès son retour à Paris, le talent de Robert Caze s'était affermi; ses facultés d'observation s'aiguïsèrent en même temps que s'accrut sa puissance descriptive¹ et, vers la fin de sa vie, il réalisa des œuvres moins dures, plus imprégnées de douceur et de pitié.

¹ Que de chemin parcouru depuis la publication de la nouvelle double: *Les deux bustes* (*Le buste d'Emma* — *Le buste d'Olga*), imprimée à Delémont vers 1876, et où Caze, parmi d'autres fantoches, met en scène un sculpteur extravagant !

C'est **La semaine d'Ursule**, portrait touchant d'une humble couturière; c'est surtout **Grand'mère**, «simple histoire de brave femme», comme on a pu la définir, qui sortit de presse après avoir paru en feuilleton dans le journal **La République française** et qui émeut par sa chaleur humaine et par la sympathie pleine de délicatesse qu'on sent que l'auteur éprouve pour ses personnages.

Car si l'on voulait taxer Robert Caze de parti pris de peindre uniquement la corruption humaine, de voir partout le vice, ce livre constituerait un éclatant démenti à cette assertion.

Sans doute les milieux dans lesquels se meut son héroïne sont-ils aussi gangrénés, moralement, que ceux que nous présentent les romans purement (ou impurement ?) réalistes dont nous venons de parler, sans oublier les nouvelles, souvent âpres et crues, de **Dans l'intimité**.

Mais ces milieux servent de contraste et pour ainsi dire de repoussoir à cette pure figure d'Ursule, la petite couturière à l'âme pieuse et imperméable à toute souillure physique et morale.

Déçue par la vie, arrivant à un âge où la femme dédaignée n'attend plus le bonheur venant des autres ou d'un autre, Ursule finit par se réfugier résolument dans l'amour de Dieu.

Le livre est très habilement composé. A chaque jour de la semaine correspond un milieu social où se rend immuablement la brave couturière depuis des années et chacune de ces journées fournit à l'auteur le prétexte de décrire très exactement une famille ou un ménage, et presque d'en faire l'histoire.

Caze accorde une grande importance au décor, aux ambiances matérielles, aux vêtements, aux chapeaux et au mobilier de ses personnages, qu'il dépeint avec beaucoup de soin, en usant de termes techniques précis et bien choisis.

Par là, ses romans constituent une véritable source d'information sur l'existence et les mœurs des Français pendant le septennat de Jules Grévy, de 1880 à 1886. Par là, on pourrait aussi le considérer comme un précurseur lointain du «nouveau roman».

En outre, par cet intérêt, presque attendri, qu'il porte aux êtres et aux objets qui les entourent, par cette sympathie pour des âmes d'élite, touchées par la grâce, Caze se dégagera dans une certaine mesure de l'école naturaliste, volontairement pessimiste et sans illusion sur la méchanceté native de l'homme pour aboutir, comme dans **Grand'mère**, à une conception plus idéaliste, plus bienveillante de la nature humaine et de ses possibilités de générosité et d'amour, même divin. C'est alors qu'il laissera tomber son masque d'impassibilité

Ceci est intéressant et important à noter et l'on doit déplorer, une fois encore, que la fin brutale de Robert Caze l'ait empêché de poursuivre dans cette voie de renouvellement et d'enrichissement spirituel et moral, de nous donner d'autres œuvres où la note tendre, mais sans pathos à l'eau de rose, eût été encore plus sensible et plus harmonieuse.

Dans **Grand'mère**, l'on assiste au déroulement continu et logique d'une vie toute consacrée à l'amour familial et au devoir, avec ce qu'il implique de sacrifices et de résignation. Mme Vandière, fidèle à un mari indigne et débauché, renonçant pour lui à une union qui lui eût apporté la douceur de vivre et la sécurité, pardonnant ses manquements et ses ignominies à une fille de caractère frivole, de mœurs légères, ingrate et instable, et, pour finir, acceptant sans murmurer, d'être placée dans un hospice de vieillards par ses enfants impatientes de se débarrasser d'elle, cette figure de femme vit avec une netteté incomparable devant nos yeux. Si Ursule représentait en quelque sorte l'esquisse fortement tracée de la bonté, Mme Vandière en est le portrait achevé et d'une exécution parfaite.

L'on comprend l'anxiété qui hantait Robert Caze, dans ses derniers jours, au sujet de ce roman dont il attendait beaucoup et dont le succès eût été le dernier rayon éclairant sa pauvre fin de vie, mais il ne le connut pas.

Les deux recueils de nouvelles, **Paris vivant** et **Dans l'intimité** datent aussi des deux ultimes années de Caze.

Dans le premier, ce sont plutôt des pointes sèches, des tableaux ou des scènes intimistes, aux sujets pris sur le vif, d'une observation directe et non méditée, parfois un peu minces, mais empreints d'un charme primesautier et de malice bien parisienne.

Dans le second, les thèmes et la matière sont analogues mais pour la plupart plus étoffés.

Du reste, l'humanité qu'on y rencontre est loin d'être exaltante. La veulerie, la luxure, le mensonge, l'égoïsme foncier et la cupidité en sont les principaux mobiles d'action. Pitoyable défilé, triste peinture d'êtres en général médiocres ou vicieux, mais hélas ! apparemment conformes à la réalité quotidienne, observée de près.

Plusieurs nouvelles — est-ce trop s'avancer ? — peuvent soutenir la comparaison avec certaines de Guy de Maupassant et les trois dernières, **Catherine**, **Le rôdeur** et **Par fil** représentent, à elles seules, des canevas substantiels et fort intéressants qui, développés, auraient pu constituer de véritables romans.

Il faudrait, pour être complet, rendre compte des nombreux articles de critique littéraire de Robert Caze. En Suisse déjà, il en

a publié beaucoup dans divers journaux et revues, notamment dans les **Actes de la Société jurassienne d'Emulation**. Il y manifeste un grand amour des lettres, un enthousiasme intransigeant pour la poésie et les romantiques surtout, ce qui ne l'empêchera pas toutefois de signaler plus tard un plagiat commis par Victor Hugo, dans les **Misérables**.

Caze montre aussi parfois une sympathie intuitive pour les auteurs qu'il veut faire connaître ou publier, ainsi qu'une compréhension méritoire lorsqu'il loue, cependant avec quelques réserves, le poète genevois, Henri-Frédéric Amiel, se rendant compte qu'il s'agissait là d'un être d'élite, d'une personnalité supérieure, en dépit de ses déficiences et de ses faiblesses, mais sans se douter pourtant qu'il resterait surtout comme psychologue et moraliste, grâce à la fortune imprévue et posthume que connut son **Journal intime**.

Même seulement recenser cette production littéraire considérable de Caze dans le domaine de la critique et de l'analyse des livres nous conduirait trop loin.

Mentionnons encore un épisode dramatique en un acte, **L'Obstacle**, qui parut en février 1878 dans les **Actes** de la société susnommée.

Le sujet en est ténu: une jeune institutrice vaudoise est victime du père de son élève, un viveur, un Don Juan d'âge mûr, appartenant à la petite noblesse de province française. Un autre fils du châtelain, s'étant épris de l'éducatrice de son frère, lui demande sa main, mais l'obstacle à cette union, c'est l'enfant illégitime qui naîtra.

Nous n'aurions point parlé de cette œuvrette plutôt terne et sommaire si sa préface ne renfermait pas des considérations intéressantes et pour ainsi dire prévisionnelles sur l'avenir de l'art dramatique en Suisse romande.

Pourquoi n'aurait-elle pas son théâtre? Les littérateurs ne lui manquent pas précisément et tout en développant leur fantaisie dans le domaine du roman ou de la poésie, ils pourraient se lancer dans la voie du théâtre. Avec un peu d'entente, de solidarité et d'appui mutuel, ils arriveraient au but, sans aucun doute. Ce ne sont certes pas les sujets qui leur feraient défaut. L'histoire, les traditions, les mœurs sont tout aussi intéressantes ici qu'ailleurs. Il s'agit de les reproduire et de les exploiter. Rien de plus, rien de moins.

Souvenons-nous que ces lignes ont été écrites au début de l'année 1878. Robert Caze préconise donc une décentralisation littéraire et propose un programme d'action aux sociétés dramatiques du pays qui l'hospitalisait et dont il était devenu temporairement citoyen. Ce programme, un Adolphe Ribaux devait bien-

tôt en tenter la réalisation, mais encore imparfaitement et en se cantonnant dans la pièce historique, et c'est René Morax et le théâtre du Jorat qui réussirent l'entreprise.

On se rendra compte par ce qui précède que Robert Caze, outre ses dons de romancier, faisait preuve d'un esprit singulièrement compréhensif des tendances littéraires du moment. A l'affût des mouvements d'avant-garde et pressentant la valeur de certains initiateurs de mouvements esthétiques, que ce soit sur le plan des lettres ou des arts plastiques, en particulier de la peinture, c'est ainsi qu'il fut un des premiers à défendre les impressionnistes, dans une plaquette intitulée **La Foire aux peintres** et publiée en 1885 chez Vanier, l'éditeur des premiers poètes symbolistes. Il y reprenait ses impressions sur «le Salon», qu'il avait données au journal **Lutèce**.

C'est à ce journal, dont l'imprimerie et l'administration se trouvaient au Quartier latin, exactement 16, boulevard Saint-Germain, que Robert Caze devait collaborer assez assidûment.

Le rédacteur en chef de **Lutèce** était un ancien carabin, féru de lettres et peu à peu entièrement voué à elles, Léon Epinette, alias Léo Trézenik, qui vient d'être redécouvert et mis au jour par M. Noël Richard¹, après avoir été complètement oublié. Il ne manquait ni de talent, ni d'esprit et il alimentait avec verve les chroniques de son journal satirique, qui, de plus, ouvrit ses colonnes aux poètes Verlaine et Laforgue, dont les revues et les journaux refusaient presque tous d'insérer les productions, à ce moment-là. Robert Caze en fit lui-même l'expérience.

S'il restait à peu près fermé à la poésie lunaire et ironique de Laforgue, comme nous l'avons dit plus haut, il goûtait et louait avec ferveur celle de Verlaine et d'autres symbolistes, qu'il défendait **unguibus et rostro**.

De février à juillet 1885 parurent, par tranches hebdomadaires, vingt-deux médaillonets d'écrivains collaborant à **Lutèce**, mais qui n'étaient pas épargnés par leurs auteurs, Léo Trézenik et son secrétaire de la rédaction, Georges Rall, qui signaient du pseudonyme commun et assez transparent de L.-G. Mostrailles.

Robert Caze figurait parmi les **Têtes de pipes**: c'était le titre général de cette galerie de médaillonets qui comprenaient parmi beaucoup d'autres: Emile Cohl, l'un des pionniers du cinéma, les poètes Maurice Rollinat, Edmond Haraucourt, Laurent Tailhade, Henri Beauclair, Jean Moréas, Paul Verlaine, le romancier Léon Cladel et le peintre et dessinateur Adolphe Willette.

¹ Ouvrage cité, *passim*.

Dans sa **Tête de pipe** consacrée à Robert Caze, le 5 avril, Mostrailles se montre assez déferent envers lui en tant qu'écrivain et se contente de railler légèrement son physique: « Tout rond, tout frais, tout rose, l'œil clair, l'air bon enfant et satisfait d'un abbé qui sort de ripaille. Mais quel gros malin, au fond ! quel fumiste ! »

Caze se contenta de lui renvoyer la balle, en utilisant le même terme, mais il lui gardait sans doute une certaine reconnaissance d'avoir parlé avec sympathie quelques jours auparavant, le 22 mars, dans cette même Lutèce, de son dernier ouvrage, **La Semaine d'Ur-sule**:

« Robert Caze, déclarait Mostrailles, est un des très rares romanciers qui écrivent des choses sensées et vraiment vues, dans une langue non hérissée de fumisteries archaïques, ni de torturants et inutiles néologismes. Il y avait là, depuis longtemps, une place à prendre dans la littérature, entre la plate nullité des Ohnets et l'outrance compliquée et inintelligible — pour cause — des Mallarmés ¹. »

Quand sous le pseudonyme d'Adoré Floupette, les poètes Henri Beauclair et Gabriel Vicaire, le premier né à Lisieux, en 1860, et le second à Belfort, en 1848, publièrent, le 2 mai 1885, leur mince plaquette: **Les Délivescences**, poèmes décadents, Robert Caze s'écria dans le **Voltaire**: « L'émotion est au camp des poètes. Un aimable farceur, mon ami Henri Beauclair, a publié récemment chez Vanier un recueil de vers intitulé: **les Délivescences**. Beauclair a rimé ce volume de fumisteries en compagnie de M. Gabriel Vicaire, l'auteur des **Emaux bressans...** Immédiatement quelques journalistes trop pressés ont accepté pour argent comptant la farce imaginée par MM. Beauclair et Vicaire, qui avaient pourtant pris le masque ou, si l'on préfère, le pseudonyme peu trompeur d'Adoré Floupette. »

Le critique du **Voltaire** ajoutait que seuls les naïfs ont été mystifiés, que seuls les lettrés ont jugé que les deux parodistes ont eu bien raison de ridiculiser les poètes trop étonnants pour le grand public.

M. Noël Richard, qui mentionne cet article, ajoute que « Beauclair et Vicaire sont restés en bons termes avec leurs victimes. — Caze se proposait d'examiner quelles étaient ces victimes. Il n'en

¹ M. Noël Richard, qui cite ce passage témoignant de clairvoyance et de goût, dans son ouvrage (p. 136), le fait précéder de ce jugement qui n'est pas moins pénétrant: « Comme romancier, Robert Caze, parti du Naturalisme, semble avoir esquissé une évolution parallèle à celle de Huysmans, pour aboutir à une sorte de réalisme à tendance religieuse. »

eut pas le temps; on ne peut que le regretter, car le critique toulousain était un esprit ouvert et perspicace¹.»

Les fleurs et les parfums tiennent une grande place dans les poèmes dits décadents et dans leur parodie si divertissante : **Les Délivrescences d'Adoré Floupette**, dont le retentissement fut beaucoup plus considérable que leurs auteurs ne l'avaient prévu. Il faut aussi s'en référer à ce fameux chapitre d'**A rebours**, où Huysmans énumère les fleurs préférées de son héros, l'esthète des Esseintes, dont l'un des prototypes était, paraît-il, le comte Robert de Montesquiou-Fesensac, auteur d'un recueil de vers intitulé : **Les Hortensias bleus**.

Si Robert Caze approuve les auteurs des **Délivrescences** d'avoir parodié et même stigmatisé les outrances de certains poètes décadents, il n'en reste pas moins que lui-même a sacrifié à cette mode de célébrer les parfums.

M. Noël Richard dit qu'en 1885, Caze préparait un recueil de poèmes ayant pour titre : **Les Parfums**. Une dizaine d'entre eux parurent, en novembre, dans **Lutèce**. Nous pouvons ajouter qu'ils ont été publiés en plaquette tirée à quarante-cinq exemplaires, non mis dans le commerce. En tête, on lit : «De par la volonté formelle de l'auteur, ce livre ne se vend chez aucun éditeur.»

Parmi ces poèmes, dédiés chacun à une héroïne de roman, citons l'**Opopanax**, à Mademoiselle de Maupin, la **Verveine**, à Manette Salomon, le **Corylopsis**, à Madame Bovary, et les cinq derniers, dont la **Tubéreuse**, **Civette** et **Benjoin** et le **Néroli**, le sont à des Esseintes.

On ne saurait être plus à la page !

Une des seules œuvres de Robert Caze que nous n'ayons pas eues sous les yeux s'intitule **Les Bas de Monseigneur**, qui a paru chez Marpon et Flammarion, en 1884.

Le **Grand Larousse universel du XIXe siècle**² indique encore parmi les ouvrages littéraires de Caze : le **Protestant** (1879, in-32).

Au dos de la couverture du recueil de poèmes **Hymnes à la vie**, on signalait qu'une nouvelle, **Défroqué**, et un roman, **L'homme aux illusions** avaient été donnés en feuilleton au **Confédéré** de Fribourg.

Peu avant sa mort, Robert Caze annonçait, également au dos

¹ Ouvrage cité, p. 197. — Des jugements comme celui-là sont agréables à rencontrer. Et si Maurice Barrès a parlé avec une certaine contrainte de Robert Caze, Marcel Schwob, l'écrivain intuitif et charmant, qui fut le mari de l'actrice Marguerite Moreno, disait qu'il aimait beaucoup l'auteur de *L'élève Gendrevin* et de *La semaine d'Ursule*, «qui est mort, écrivait-il, au moment où il touchait au succès» (Lettre à Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, du 22 février 1892).

² Deuxième supplément, tome 17, page 752.

d'une couverture de livre, mais cette fois, c'était **Les Mots**, la publication éventuelle de plaquettes ayant pour titres : **Les contacts** et **Les nuances**. Sur la page de garde de ses derniers romans, on pouvait lire aussi qu'il en préparait un nouveau, de la série **Les Filles : Vicieuse**, tel aurait été son titre. Le prix en était déjà fixé : 3 fr. 50.

La page de garde de **Grand'mère** portait en outre la mention : «Paraîtront successivement **Nocturne**, un volume, **Les lendemains tristes**, un volume.»

S'agissait-il de vers ?

Que sont devenus les inédits de Robert Caze ?

Enfin, la **Bibliographie du Jura bernois** de Gustave Amweg mentionne **Wassili Samarin**, publié par Philippe Daryl, mais en réalité, c'est une œuvre de Robert Caze.

Dans une brève étude des **Actes** de 1916 et consacrée à notre auteur¹, M. Charles-Joseph Gigandet précise que Philippe Daryl est le pseudonyme de Paschal Grousset, dont nous avons indiqué le rôle dans la Commune, au début de cette étude. Après l'échec de l'insurrection, il avait été déporté à la Nouvelle-Calédonie, en 1872, mais s'en était évadé, avec Henri Rochefort, en 1874. Il revint, comme Caze en France, lors de l'amnistie de 1880.

Ce n'est donc pas lui, mais Robert Caze qui, sous ce pseudonyme de Philippe Daryl, aurait écrit **Wassili Samarin**. Le roman, selon M. Gigandet, parut en feuilleton dans **le Temps**, en 1884.

Son action se passait à Berne et à Porrentruy. «C'est l'histoire, dit le chroniqueur des **Actes**, assez tirée par les cheveux, à mon avis, de complots nihilistes, mais il y a là aussi un épisode d'amour d'une étrangeté, d'un charme attirants. De plus, la figure de Pierre Tissier, l'étudiant bernois, le médecin bruntrutain est fort intéressante, et les descriptions de la Vacherie Mouillard, de Seleute et d'autres environs de Porrentruy, ne laisseront pas sans émotion tous ceux qui ont passé leur printemps dans la cité des princes-évêques.

«En lisant **Wassili Samarin**, on reconnaîtra en outre combien Caze au fond aimait notre pays. Il y a vécu les années où l'homme sort de la chrysalide, de l'adolescent. Ce séjour avait fait sur lui une impression ineffaçable. Il avait reçu le sceau jurassien et il serait toujours resté nôtre, même si l'impitoyable faucheuse l'avait épar-

¹ No 10 de la série : *Le Jura littéraire*, pp. 59-61. — D'après Virgile Rossel, ce livre, publié en volume, après avoir été donné en feuilleton, portait initialement le titre de *Dimitri Koulcheff*.

gné plus longtemps, et que le succès l'eût attaché sans retour au pavé de la grande ville.»

Il y a donc encore beaucoup à découvrir de ce qu'a écrit Robert Caze ¹. Il réserve à ceux qui s'en occuperont le plaisir de la recherche et vraisemblablement la surprise agréable de la trouvaille, même si l'œuvre de cet auteur a été limitée par le brusque anéantissement de tant de virtualités contenues en lui.

Un aimable et jeune collègue nous remettait récemment une série de quatre articles de Caze, intitulés *Souvenirs du Kulturkampf* ², où il évoquait les figures inénarrables de curés vieux-catholiques, imposteurs, escrocs et dissolus, qui passèrent comme des étoiles filantes dans le ciel jurassien.

On nous a signalé aussi un roman de Caze qui aurait paru en feuilleton dans un journal genevois, entre 1875 et 1880, causant un certain scandale et faisant passablement de bruit par les allusions à la vie et aux mœurs locales de Porrentruy, où l'action était située. Nous tâcherons de le découvrir.

Le champ de prospection est ouvert et nos recherches continueront donc. Nous en donnerons éventuellement les résultats dans les *Actes* des années prochaines, et s'il se trouvait quelqu'un parmi les lecteurs de la présente étude pour nous aider dans notre modeste entreprise et nous fournir quelque renseignement que ce soit sur Robert Caze et son œuvre, nous lui en serions fort reconnaissant.

Jean Reymond.

P.-S. — Notre étude était terminée quand nous avons reçu, de Paris, des renseignements intéressants sur Robert Caze, que nous avions demandés à un érudit parisien, M. Jean-F. Desjardins, membre de la *Société J.-K. Huysmans*.

Nous ne pouvons malheureusement, dans l'espace restreint qui nous est encore réservé ici, qu'en reproduire une partie, nous réservant de les reprendre tous plus au long dans les *Actes* de l'an prochain.

M. Desjardins, qui connaît à fond Huysmans et qui a publié

¹ Une note de la préface des *Déliquescences* cite un recueil de vers de lui, *Les Fleurs*, à côté des *Syrtes* de Moréas et des *Vitraux* de Laurent Tailhade. (Noël Richard, ouvrage cité, p. 302).

² Publiés dans l'hebdomadaire *La Pensée libre* (ancienne *Libre pensée* de 1870), dans ses numéros des 16 et 30 octobre, 6 et 13 novembre 1880.

sur lui des études bien documentées dans le *Bulletin* de la société fondée en 1927 par Lucien Descaves, pour perpétuer le souvenir de cet écrivain, et présidée actuellement par Me Maurice Garçon, possède des témoignages curieux sur l'amitié très intime qui lia l'auteur d'*A rebours* à Robert Caze, au retour de celui-ci à Paris. Le premier avait racheté à un libraire, qui les avait acquises de la veuve de Caze, les lettres passablement compromettantes qu'il avait adressées à son ami. Il les aura probablement détruites, mais il en reste une, qui se trouve entre les mains d'un autre Huysmansien, M. Pierre Lambert, et dont nous ignorons le contenu.

Preuve de la force des liens qui unissaient Huysmans à Caze, il lui fit don du manuscrit relié de *En ménage*, contenant des variantes. Cette rareté bibliophilique a passé en vente à Paris, il y a deux ans.

M. Desjardins juge difficile de résoudre le problème du lieu de naissance de Robert Caze. Il n'a rien trouvé à ce sujet dans les registres de l'état civil parisien qui, à vrai dire, ont fort souffert de l'incendie allumé par la Commune, en 1871. D'autre part, la Préfecture de Toulouse a déclaré n'avoir rien trouvé chez elle, au nom de Caze.

Celui-ci fit ses premières classes à Fontenay-aux-Roses, puis il fut élève du lycée Charlemagne, où il était le camarade de Jean Richepin, qui resta son ami; il continua ses études secondaires au lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet), mais se fit renvoyer à la fin de la seconde et continua à travailler avec des répétiteurs privés.

D'après un dossier que M. Desjardins a consulté aux Archives de Berne, Caze obtint son bachot en 1872, à l'âge de dix-neuf ans, et c'est cette année-là seulement, et non en 1871 déjà, qu'il aurait passé en Suisse, alors que la recrudescence des mesures épuratives, qui suivirent l'arrivée de Mac-Mahon au pouvoir, effraya ceux qui, jusque-là, avaient échappé à des poursuites judiciaires pour avoir participé à la Commune. Mais Caze n'aurait jamais été recherché par la justice militaire et aucun dossier ne fut constitué contre lui par les Conseils de guerre.

Pour obtenir la naturalisation helvétique, il aurait produit de fausses pièces d'état civil et ce serait sous le nom fictif de Robert de Berzieux que son acte d'acquisition de la bourgeoisie d'Epiqueuz aurait été établi. De Berzieux: nom tout à fait imaginaire, d'après M. Desjardins, ou simplement emprunté à une commune de la Marne, que n'aurait jamais porté son père, ni aucun membre de sa famille, sinon, plus tard, son propre fils, condamné par les tribunaux.

Ainsi, de retour en France, après l'amnistie de 1880, Caze reprit sans autres formalités son nom et sa nationalité véritables.

M. Desjardins porte un jugement assez sévère sur Robert Caze, qu'il taxe d'opportunisme et considère comme une sorte de girouette, s'orientant peu à peu et subrepticement, pour des raisons matérielles et pour assurer la subsistance de sa petite famille, vers les milieux dits bien-pensants, et écrivant des livres, comme *La Semaine d'Ursule* et *Grand'mère*, bien faits pour leur plaire. Personnellement, quelle qu'ait été l'évolution politique et morale de leur auteur, nous ne croyons pas qu'il ait manqué de sincérité et se soit forcé la main en composant ces dernières œuvres, car elles comptent parmi ses meilleures et rendent un son juste.

M. Desjardins n'est pas tendre non plus pour la mère de Robert Caze, qu'il dépeint comme pieuse, mais autoritaire et ayant, par son influence, amené son fils, qui avait reçu autrefois le baptême, à se reconvertir dans l'année précédant sa mort, et à souhaiter une carrière analogue à celle de son ami Paul Bourget.

Quoi qu'il en soit, l'anticlérical repentí eut des obsèques religieuses à l'église Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, et son corps fut inhumé près de Toulouse, dans un caveau de famille.

Avant et même après le décès de l'écrivain, ses proches parents s'étaient montrés très durs envers sa jeune femme, lui reprochant sa pauvreté et les idées subversives (?) de son père, l'imprimeur de Delémont. On avait laissé le couple plier sous les dettes. Après la mort tragique du mari, les créanciers devinrent pressants et devant le refus de Mme Caze mère, de venir au secours de sa belle-fille, Huysmans et quelques amis l'auraient menacée d'une campagne de presse. Ils seraient parvenus à obtenir quelques subsides de sa part, qui vinrent grossir une souscription ouverte dans les milieux littéraires.

Mme Robert Caze-Boéchat, qui était phtisique, mourut donc bientôt et sa belle-mère, ayant recueilli les enfants, les éleva à Bordeaux (?), mais assez mal, comme nous l'avons dit. Roger Caze, dit de Berzieux, devint le chef d'un «gang», qu'on appelait «la bande du marquis», et il fut condamné à quinze ans de travaux forcés pour cambriolage à main armée, comme indiqué plus haut.

C'est également après avoir achevé notre étude que nous avons pris connaissance des souvenirs vraiment passionnants que Virgile Rossel a laissés de Robert Caze.

Ces pages, très vivantes et enrichies de considérations fort judicieuses sur l'œuvre de l'écrivain toulousain, ont paru en deux fois dans *La Semaine littéraire*, de Genève, les 24 et 31 juillet 1897,

sous le titre: **Un disparu : Robert Caze. Notes et Souvenirs**, à l'occasion de la publication du dernier volume du *Journal des Goncourt*¹.

Nous y trouvons un portrait fort bien venu de l'auteur de *Grand'mère* et des fragments de lettres du plus haut intérêt, qu'il avait adressées de Porrentruy et de Paris à celui qui devait devenir un des plus éminents Jurassiens.

Malheureusement, la correspondance complète de Caze à son jeune disciple, si l'on en croit M. Desjardins, aurait été détruite par les héritiers de Virgile Rossel, et c'est très regrettable, car il eût valu la peine de la publier intégralement dans les *Actes*, si la famille du grand juriste et critique littéraire y avait consenti.

Nous devons nous contenter, pour l'instant, de reproduire à la fin de ces notes complémentaires quelques passages que l'ancien élève de Caze consacre au maître qui l'a initié aux lettres et à la poésie.

C'est à Paris qu'il le fait naître, en 1853, et il le loue d'avoir, comme attaché au ministère des Affaires étrangères, pendant la Commune, «réussi à préserver de la destruction les précieuses collections des archives diplomatiques».

Voilà certes un exploit digne d'être mentionné à l'actif d'un révolutionnaire de dix-huit ans, si toutefois il l'a vraiment accompli.

Méridional «par l'exubérance et la fougue du tempérament», dit Virgile Rossel de Robert Caze, méridional «encore par l'extérieur physique, la taille au-dessous de la moyenne, la démarche saccadée, le geste fiévreux, une figure ni belle ni laide, mais expressive, d'un ovale distingué, les cheveux noirs en brosse, l'œil brillant et franc, un peu à fleur de tête, les lèvres fortes sous la moustache drue, un teint robuste et chaud de soleil».

(Page 349).

Quant au professeur, voici ce qu'il en dit: «Malheureusement, sa pédagogie était nulle. Point de discipline, peu de méthode, d'étranges inégalités d'humeur, tantôt camarade et tantôt despote, mais despote étourdi et plus rageur que terrible. Ses colères étaient d'une heure, quand elles duraient. Avec cela, maître excellent, très instruit, toujours admirablement préparé, d'une exemplaire régularité à sa tâche. Mais il ne savait pas, il ne sut jamais enseigner, du moins à toute une classe qu'il s'agit d'avoir dans la main. Je dois dire qu'il se découra-

¹ La *Bibliographie du Jura bernois* de Gustave Amweg indique faussement la date de 1894, et nous l'avons reproduite de confiance dans la *Bibliographie des œuvres de Robert Caze*, figurant dans le premier tome de l'*Anthologie jurassienne*, qui doit paraître prochainement. Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est offerte ici de rectifier cette erreur, puisque les membres de la *Société jurassienne d'Emulation* posséderont certainement dans leur bibliothèque ladite anthologie.

geait vite; et il s'entêtait à ne point changer de système, sans doute parce qu'il lui aurait fallu changer de caractère.» (*Page 350*).

Et voici encore le même personnage, vu sous un jour un peu différent:

«Caze, par son équipée insurrectionnelle et son stage dans le journalisme, se donnait à lui-même l'illusion d'être l'homme politique qu'il n'était point. Ses recommandations n'en étaient pas moins très sages, plus sages que lui; tout de premier mouvement et de belle irréflexion, il ne craignait pas, en effet, de compromettre sa situation par des écarts de langue ou de plume. Il ne pouvait admettre que l'atmosphère de Porrentruy ne fût pas celle du boulevard Saint-Michel ! Ce professeur était demeuré l'étudiant belliqueux, inconsidéré et chimérique d'antan. Il était dépaycé, bien qu'il eût acquis la nationalité suisse et qu'il eût tâté de notre service militaire: je l'aperçois encore, sous l'uniforme fédéral, secrétaire de la commission de recrutement, avec son air éveillé et malicieux de bon «pioupiou», étonnant ses supérieurs et les distrayant, toujours le mot pour rire sur les lèvres et quelque farce en tête.» (*Même page*).

Annil et la petite couleuvre

Les bois où Annil avait souvent laissé s'égarer le bétail qu'on lui confiait, les grands bois l'avaient moins enthousiasmée que l'église. Pourtant elle s'était maintes fois surprise à y rêver. Elle s'était étonnée des mille murmures d'insectes qui se combinent, se mêlent, se croisent, se répondent et ressemblent au bruit très éloigné d'une grande cité laborieuse. Elle s'était grisée des parfums sauvages de la forêt, elle avait respiré avec une joie profonde l'odeur des sapins droits et inflexibles, elle avait froissé dans ses mains les feuilles de sauge. Puis elle n'était pas restée insensible aux rayonnements du soleil entre les feuilles. Elle savait encore et elle pouvait désigner telle place, tel endroit sur lesquels les branches touffues font une ombre constante pendant les heures chaudes. Ailleurs c'était moins bon, moins frais, mais bien plus beau : les rayons tombaient comme une pluie d'or entre les branches et la gamine fermait les yeux à demi pour donner à ces sillages lumineux des apparences bizarres et fantastiques. Dans les jours orageux, elle avait écouté avec délices la chanson du vent dans les branches, elle avait retenu toutes les notes furieuses que l'autan jette parmi les bois.

Un moment on l'avait surnommée **la fille aux couleuvres**. Elle s'était, en effet, prise d'affection pour les lézards et les serpents. Elle avait apprivoisé une couleuvre et l'animal souple éprouvait une joie inouïe à se tordre autour des bras maigres et du cou finement délié de l'enfant. Sa passion pour le serpent fut longtemps secrète. Elle connaissait l'endroit où la couleuvre reposait et, tous les jours, elle allait la trouver dans la clairière. L'animal dormait sur un gros roc tout rôti du soleil. Dès qu'Annil approchait, il dressait la tête et fixait l'enfant de ses petits yeux brillants comme des pierres précieuses. Ils n'étaient pas devenus amis, comme cela de prime abord. La couleuvre craintive avait été rassurée, amadouée par Annil. Dès les premiers temps, Annil n'avait pas bougé, avait retenu son souffle pour observer l'étrange et coquet animal. Peu à peu, lentement, après une longue étude mutuelle, la bête et l'enfant s'étaient rapprochés et Annil avait laissé la couleuvre se jouer autour de son cou, de ses bras et de sa taille. Elle était heureuse, elle frissonnait de joie en sentant sur sa peau chaude le contact froid du serpent. Plusieurs fois des paysans qui passaient dans les bois l'avaient surprise pâmée et les yeux blancs tandis que la couleuvre l'étreignait. De là, le surnom de **la fille aux couleuvres**. La Marion apprit ces choses et elle en marqua son vif mécontentement. Ce

qu'elle tança Annil ! Non, sûrement, elle ne comprenait pas qu'une gamine soit assez sale pour jouer avec tous les animaux qui rampent. Et puis les serpents sont des bêtes dangereuses. Et Marion racontait tous les malheurs causés par le serpent depuis la faute d'Eve...

Annil laissa dire sa mère et continua à adorer sa couleuvre. Les premiers froids arrivèrent. Les feuilles rousses tombaient sur le gazon des bois. Les arbres commençaient à paraître comme de blancs squelettes qui tendent des bras suppliants vers le ciel implacable et gris. Plus âpre et plus farouche, l'autan secouait les branches, balayait les feuilles, hurlait et hululait. Les bois prenaient la grande tristesse de l'hiver. Dans quelques jours, ils allaient porter la blanche robe. Annil menait encore ses bœufs, les laissant plus que jamais s'égarer dans les taillis malgré la défense qui lui avait été faite. Un matin elle trouva sa couleuvre engourdie sur le roc et couverte maintenant d'une gelée blanche. Elle la crut morte et elle devint toute pâle. Puis, prenant l'animal, elle ouvrit son corsage et l'y jeta tout glacé ? Elle eut alors une horrible sensation de trop grand froid et elle se sentit prête à défaillir. Peu à peu cependant, elle se remit et il lui sembla que la couleuvre s'agitait dans la prison charnelle où elle l'avait enfermée.. Annil ouvrit son corsage, délaça sa chemise de grosse toile. O bonheur ! Entre ses seins fermes et gros comme deux poings fermés, la couleuvre levait la tête et ses petits yeux brillaient plus vifs que jamais.

Alors l'enfant oublia les criailleries de la Marion, les reproches sans fin dont sa mère l'avait assourdie et, s'adressant à la couleuvre : — Non, dit-elle, non, tu n'auras pas plus froid, tu ne mourras pas, je ne veux pas que tu meures, entends-tu ?

Et vers midi, à l'heure du repas, Annil après avoir ramené les bœufs à l'étable, rentra chez sa mère, avec la couleuvre, gros bracelet enroulé au bras droit de l'enfant. Marion épouvantée jeta les hauts cris en apercevant sa fille. Elle saisit aussitôt un bâton ferré qui servait à tisonner le feu de charbons de maïs, fit tomber la couleuvre et lui planta résolument le fer du bâton entre les yeux. Le serpent se tordit dans une agonie suprême faisant des zigzags étonnants et marbrant d'un peu de matière gluante le carreau en brique de la chambre. Frissonnante, livide, les dents serrées, Annil regarda expirer cet ami des jours ensoleillés, puis elle tomba lourdement évanouie.

(Le Martyre d'Annil, pages 42-45).